

DUBÉ-LINDSAY, LAURENCE. *Journal d'une femme de gardien de phare. Île Verte, 1934*. Publié sous la direction de JOCELYN LINDSAY, [Île Verte], chez l'auteur, 2018, 131 p. ISBN 978-2-98176-030-2

Lise Cyr

Volume 17, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066027ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066027ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cyr, L. (2019). Compte rendu de [DUBÉ-LINDSAY, LAURENCE. *Journal d'une femme de gardien de phare. Île Verte, 1934*. Publié sous la direction de JOCELYN LINDSAY, [Île Verte], chez l'auteur, 2018, 131 p. ISBN 978-2-98176-030-2]. *Rabaska*, 17, 295–298. <https://doi.org/10.7202/1066027ar>

et de ceux qui fréquentent les bals folk européens. La transmission du savoir se fait aussi par quelques pistes qui auraient pu être évoquées en de courtes biographies : « répertoire d'Alfred Montmarquette, Jos Bouchard, Henri Lacroix, Joseph Guilmette, Marcel Messervier », peut-on lire sous presque chaque titre. Morts ou vivants ? Pièce de source irlandaise ou écossaise ou française, de musique militaire américaine ou européenne ?

C'est un parti pris qui, personnellement, me laisse sur ma faim. Toutefois, Corgeron tend la main vers notre curiosité naturelle en indiquant l'adresse du site internet de la Bibliothèque nationale du Canada, *Le Gramophone virtuel*, à la fin de son avant-propos, afin d'y découvrir les versions originales enregistrées au temps du 78 tours. Triste et petit constat devant un si bel ouvrage : si ces noms résonnent aux oreilles des passionnés de musique québécoise des deux côtés de l'Atlantique, leur mémoire se perd irrémédiablement. Indiquer que ces pièces proviennent de leur répertoire, c'est essentiel ; sans repère biographique, ce ne sont que des ronds dans l'eau. Imaginez pour le commun des mortels... Les recueils de musique irlandaise souffrent de cette même lacune. Le répertoire se veut riche, leur provenance est évoquée, mais toujours en superficie. Le livre *Danse ce soir*, évoqué précédemment, possédait ce petit plus qui rattachait à une personnalité, à une époque. Ce n'est pas de faire de cet outil précieux une encyclopédie surchargée (là n'est pas son but évident), mais, devant tant de détails musicaux bien présentés, trois ou quatre lignes en bas de page auraient suffi pour évoquer ceux dont le nom est mentionné et qui, au début du xx^e siècle, ont marqué par leurs enregistrements ou leur légende les bases uniques de ce qui constitue désormais le patrimoine musical québécois.

Ce n'est pas un bien méchant bémol : un tel niveau musical du point de vue de la notation n'avait jamais été réalisé ou pensé comme tel par des musiciens québécois. L'idée et l'entière réalisation, nous la devons à un cousin français. À sa passion et à son goût de communiquer la beauté des musiques traditionnelles. Tout d'un bloc et le cœur sur la main.

STEVE NORMANDIN
Saint-Quay Perros, France

DUBÉ-LINDSAY, LAURENCE. *Journal d'une femme de gardien de phare. Île Verte, 1934*. Publié sous la direction de JOCELYN LINDSAY, [Île Verte], chez l'auteur, 2018, 131 p. ISBN 978-2-98176-030-2.

Cette parution nous fait vivre la quotidienneté de l'année 1934 au phare de l'Île Verte par la belle plume de Laurence Dubé-Lindsay, épouse du gardien Freddy Lindsay. L'édition a été orchestrée par son fils Jocelyn, fier

descendant d'une lignée de quatre générations de gardiens au phare de l'Île Verte. Il faut souligner qu'une telle filiation successive de gardiens de phare à la même station constitue un fait unique au Canada. Les traces, les écrits, les témoignages laissés par les Lindsay durant 137 ans ont permis d'assembler un ensemble archivistique exceptionnel sur l'histoire des phares entre 1827 et 1963.

C'est en faisant du classement au moment du décès de son frère Charlie que Jocelyn découvre le journal manuscrit de sa mère couvrant l'année 1934. Le volume nous livre de nombreux détails sur l'organisation de la vie au jour le jour dans cette station de phare. Il nous révèle, entre autres choses, l'importance de l'accueil, la richesse culturelle, la place de la religion, la proximité des familles et l'amour de Laurence pour son beau Freddy.

Avant-gardiste et érudite, Laurence met à profit ses talents d'artiste, d'écrivaine, de photographe, de chroniqueuse, de musicienne. Elle a le don d'embellir la réalité du quotidien malgré les épreuves qui viennent ponctuer le cours tranquille de sa vie d'insulaire. « On entretient avec un prudent respect le mystérieux foyer de l'enthousiasme pour le beau, le vrai, le juste, parce qu'on comprend que c'est là la richesse réelle et inépuisable » (p. 31), écrit-elle. Les textes de Laurence Dubé-Lindsay livrent une philosophie de vie imprégnée de valeurs basées sur l'ouverture aux autres, la générosité, le respect, dispositions influencées par les convictions religieuses du temps. Ses écrits montrent qu'elle était une femme hors normes, ayant bénéficié d'une excellente éducation familiale malgré le décès de sa mère en bas âge. Elle a également une connaissance approfondie de la musique et elle se complaît à écouter des œuvres classiques à la radio. Elle apprécie également des moments de méditation où elle aime se retrouver seule ou en compagnie de son mari au « bocage » pour réfléchir et apprécier la nature.

Le récit nous fait également découvrir qu'elle ne reste pas « femme au foyer » à longueur de jour. Elle aime voyager, aller magasiner, découvrir d'autres lieux comme Tadoussac, Québec. Elle et son mari sortent souvent de l'île pour aller visiter leurs familles à l'Isle Verte, Trois-Pistoles, Rivière-du-Loup. Ils prennent le bateau malgré le mauvais temps, et même souvent de nuit, pour traverser et vaquer à leurs occupations. On apprend que les systèmes de transport étaient plus élaborés et fréquents que maintenant. Deux trains – le Local et l'Express – desservent les déplacements des voyageurs quotidiennement.

Laurence Dubé Lindsay fait aussi des projets personnels comme des tapisseries au point de croix, fabrique des objets pour les bonnes œuvres et demeure fidèle à l'écriture de son journal. Elle a aussi à cœur d'illustrer ses souvenirs en prenant des photos qu'elle conservera dans des albums. Soulignons qu'au-delà de l'année 1934, où elle tient scrupuleusement son

journal, Laurence entreprendra la tenue de registres et de six albums photos¹ qui couvriront presque 40 ans de vie au phare de l'Île Verte, de 1926 à 1964. Ces souvenirs constituent probablement les archives les plus complètes et les plus riches racontant en détail la vie dans un phare. On y vit les aspects de l'accueil, les changements technologiques, l'entretien de la tour et des autres bâtiments, les travaux domestiques dans les champs, l'approvisionnement des bateaux du gouvernement, les loisirs, etc. Laurence quittera l'Île Verte au moment de la retraite de son mari en 1964 ; elle déménagera à Rimouski où elle habitera durant 30 ans et elle continuera d'écrire et de raconter ses souvenirs ponctuellement.

Riches des particularités de la vie insulaire, les chroniques relatées par Laurence Dubé-Lindsay fournissent quelques bribes du métier de gardien. Outre le travail de guet et de surveillance, le gardien et ses assistants ne sont pas toujours aussi accaparés qu'on semble le croire. Elle note par exemple : « Armand, Alcide et Gérard sont traversés ce soir pour se rendre aux vues animées à l'Isle Verte. J'ai fait le premier quart. » (p. 47). En se relayant pour le travail, chacun peut se déplacer du côté de l'Isle Verte ou de l'île Rouge, assister aux offices religieux, se rendre à Québec ou encore profiter d'un peu de temps pour des loisirs.

On sait que les assistants jouaient un rôle important dans le système de « quarts » : « 7 mai. Ce matin la goélette « Légère » de Matane s'en allait à la dérive au nord d'ici. Gérard qui était de quart aperçut cette goélette à 5 ½ heures du matin malgré l'épais brouillard de neige et de brume » (p. 47). Laurence souligne que l'assistant de cette année-là est son frère, qu'il vit avec eux dans la grande maison et partage leur quotidien. Le gardien et ses assistants devaient assurer 168 heures de garde par semaine. Ils peuvent ainsi visiter la sœur de Freddy, mariée à Théobald Fraser, gardien au phare de l'île Rouge. Les Lindsay vivent décidément dans des environnements de phares.

Entre les lignes, on devine son amour pour Freddy, leur plaisir d'être ensemble, leurs communes affinités pour la musique, leur estime mutuelle. Elle considère son mari comme un homme fier, généreux, engagé, vaillant et respectueux. Tout au long de cette année 1934, il accompagne sa Laurence dans les moments douloureux qu'elle doit traverser comme le décès de deux de ses sœurs. On apprend que ces deux êtres se consolent mutuellement de la perte de leur premier enfant.

Plus qu'un récit, nous avons l'impression de retrouver une amie qui se confie selon son cœur et nous fait partager sa bonne humeur, sa générosité, sa

1. Les registres et les albums photos de Laurence Dubé-Lindsay ont favorisé la publication de deux livres parus pour le 200^e anniversaire du phare de l'Île Verte : *Le Grand Livre d'or des Lindsay, 1936-1964 : extraits des registres du phare de l'Île Verte* de Jean-Claude Tardif (GID, 2007), et *L'Île Verte, le fleuve, une île et son phare* de Lise Cyr et Jean-Claude Tardif (GID, 2009).

piété mais aussi ses doutes et ses souffrances. Sa diligence à tenir son journal à un rythme aussi régulier est impressionnante. À la fin de l'année 1934, elle cessera d'écrire son journal personnel mais on apprend par son fils qu'elle entreprendra de produire un livre d'or où elle consigne les grands et petits événements et s'occupe de faire écrire les nombreux visiteurs qui passent ou séjournent au phare.

En épilogue, Jocelyn Lindsay résume la vie de sa mère entre 1935 et 1963 ; il met ainsi en perspective 40 ans de vie au phare et souligne le rôle important des femmes qui ont partagé la vie des gardiens, digne des plus belles épopées.

LISE CYR

Société québécoise d'ethnologie

GABORIAU, PATRICK. *Le Terrain anthropologique*. Paris, L'Harmattan, 2018, 191 p. ISBN 978-2-343-15737-5.

Qu'on me pardonne de déroger aux conventions et de foncer tout droit vers la conclusion : je tiens *Le Terrain anthropologique* pour un livre remarquable admirablement servi par un style élégant qui évite le piège du jargon spécialisé. Beaucoup de lecteurs qui appartiennent à la profession auront beau jeu d'arguer que ce qui est écrit, ils le savaient déjà. Certes, pourrait-on répliquer, mais ce que l'on sait, le sait-on jamais assez et il peut être profitable de le retrouver recadré d'une manière inédite. Il est bon que la pensée revienne au moule qui l'a formée afin de se conforter dans ce qu'elle a élaboré ou d'intégrer ce qui a changé.

L'auteur ne fait pas mystère de la finalité de son ouvrage. Si la première moitié s'élève à des hauteurs panoramiques qui lui permettent d'embrasser d'un seul regard son sujet, la seconde moitié plonge dans la pratique en la parcourant au ras des pâquerettes. Aussi peut-il écrire au chapitre 5 : « D'une certaine façon, ce présent texte est une invitation à la pratique des sciences sociales. Il associe une réflexion épistémologique à des remarques que j'espère utiles pour le chercheur débutant qui, avec la thèse, commence un travail sur le terrain » (p. 111). Il peut paraître surprenant que Patrick Gaboriau parle de « sciences sociales » au lieu d'anthropologie. Il faut avouer qu'on est parfois agacé par l'emploi presque indifférent des termes comme « ethnologie », « anthropologie », « sciences sociales » qui donnent l'impression d'être interchangeables. On est amené alors à convenir avec Claude Passeron que cite l'auteur que, dans ces disciplines connexes, « chacun parle de son métier comme s'il en faisait un autre » (p. 149). Il est vrai que les frontières qui séparent ces champs d'investigation sont de plus en plus poreuses. Entre-